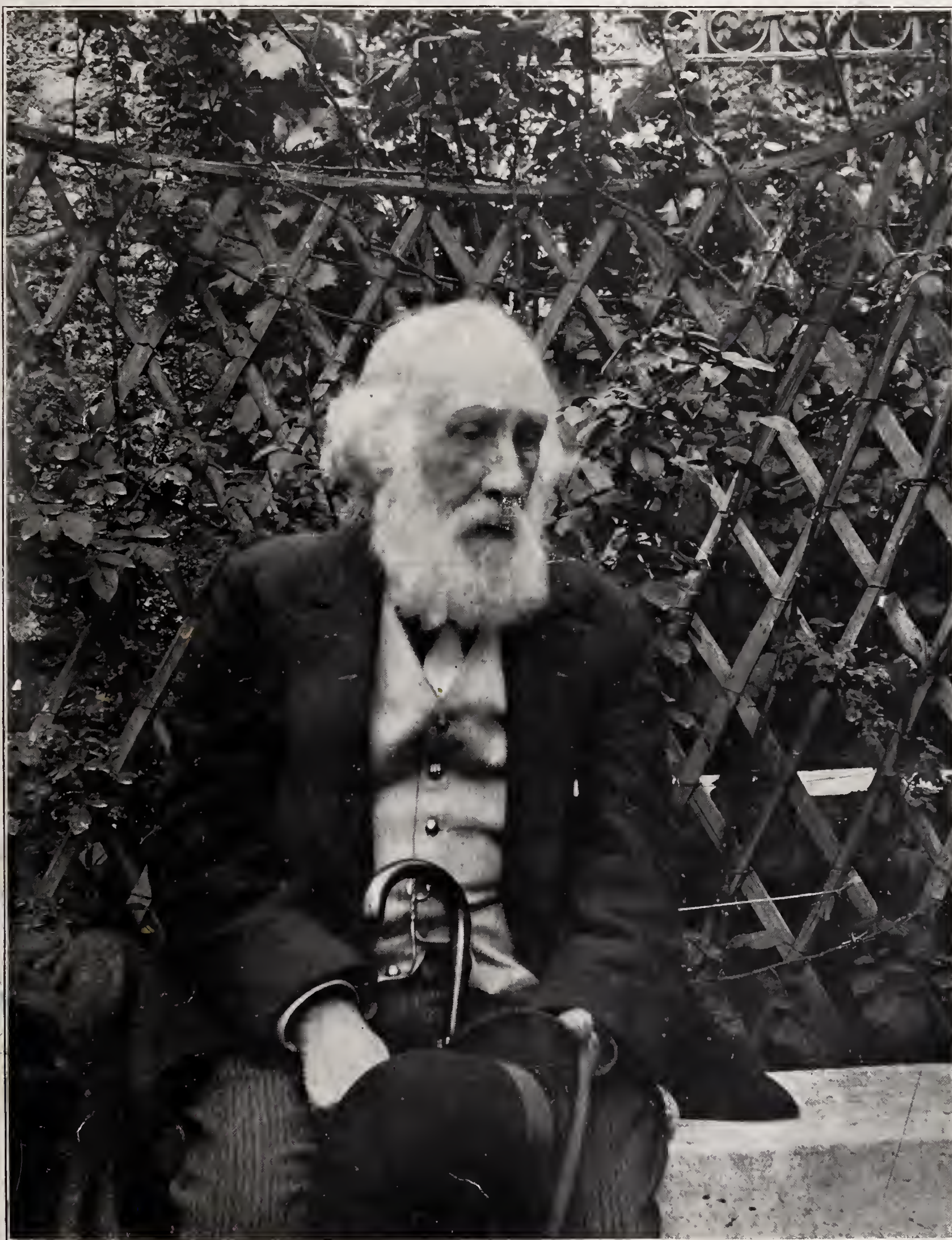
Les Arts

LES ARTS



PORTRAIT DE MONSIEUR DEGAS EN 1915

PRIX NET : 2 fr. : Etranger : 2 fr. 50



Drukkerij Van Nylen Gebr.

Collection EDGAR DEGAS

TABLEAUX MODERNES
ET ANCIENS

Aquarelles — Pastels — Dessins

PAR

Bartholomé (A.) — Boudin (E.) — Brown (J.L.) — Caillebotte — Cassatt (Mary)
Cézanne — Corot — Daumier (H.) — David (J.-L.) — Delacroix (Eug.)
Forain — Forestier — Gauguin — Guillaumin — Le Greco — Ingres — Legros
Manet (Ed.) — Millet (J.-F.) — Berthe Morisot
Perronneau — Pissarro — Puvis de Chavannes — Raffet — Renoir — Ricard
Rousseau (Th.) — Serret — Sisley — Van Gogh — Zandomeneghi

ŒUVRES IMPORTANTES de Delacroix et de Ingres

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES APRÈS DÉCÈS

A Paris, Galerie GEORGES PETIT,

8, Rue de Sèze, 8

Les Mardi 26 et Mercredi 27 Mars 1918, à deux heures

COMMISSAIRES-PRISEURS :

Me Ch. DUBOURG, Suppléant Me F. LAIR-DUBREUIL, rue Favart, n° 6 (Mobilisé) ;
Me DELVIGNE, Suppléant Me Edmond PETIT, rue Coquillière, n° 25 (Mobilisé).

EXPERTS :

MM. BERNHEIM JEUNE, boulevard de la Madeleine, n° 25 ;
MM. DURAND-RUEL, rue Laffitte, n° 16 ;
M. AMBROISE VOLLARD, rue de Grammont, n° 28.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : Le Dimanche 24 Mars 1918
PUBLIQUE : Le Lundi 25 Mars 1918
de deux heures à six heures.



UN AIR
EMBAUMÉ
RIGAUD
PARFUMEUR
PARIS

N° 166 LES ARTS 1918



Photo Goupil.

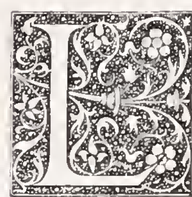
DEGAS. — PORTRAIT DE LA DAME AUX RAISINS DORÉS
COLLECTION DE MRS GARDNER, BOSTON



Photo Goupil.

DEGAS. — RÉPÉTITION DE DANSE

ESSAI SUR MONSIEUR DEGAS



L'avenir aura fort à faire avec Degas. Plus encore peut-être que notre propre temps qui s'est cependant beaucoup occupé de lui.

C'est que son œuvre, son caractère et sa vie sont également riches en enseignements et en problèmes; j'entends ces enseignements toujours nouveaux que prodiguent les ouvrages accomplis avec un acharnement de perfection, et ces problèmes que pose toute âme d'artiste complexe et profonde.

Tous les termes que je viens d'employer ont été pesés, et je les expliquerai plus loin comme il conviendra. Mais dès maintenant il faut déterminer une conception, le plus simple et le plus véridique possible, de cet homme et de cette œuvre sur lesquels on s'est fait, en général, de bien étranges idées.

Les uns se sont attachés à recueillir et à colporter, même lorsqu'ils n'étaient pas de lui, ses « mots cruels » — même lorsqu'ils n'étaient pas cruels. Ils ont ainsi contribué à répandre une caricature de grincheux, de railleur envers et contre tous. Ils ont simplement passé sous silence — parce qu'ils les ignoraient, — ses enthousiasmes, qui font autant au moins que ses colères, partie intégrante de sa physionomie.

D'autres ont été hypnotisés par les sommes que finirent par atteindre ses travaux. Les bordereaux des ventes publiques leur ont fait perdre de vue la signification et la beauté même de l'œuvre. Comment comprendre la portée d'une peinture, la leçon d'un dessin, quand un chiffre danse devant les yeux du spectateur? De là à faire de cette question la préoccupation principale et le tourment des dernières années de Degas, il n'y avait qu'un pas, et la légende l'a plus que largement dépassé.

Son tourment! Il était bien d'une autre nature et d'une autre acuité! Nous chercherons tout à l'heure à l'approfondir.

Quant au souci qu'il pouvait avoir du cours de ses œuvres, tout ce qu'il a laissé dans son atelier, tout ce qu'il a corrige, tout ce qu'il a détruit, lorsqu'il eût pu vendre à prix d'or jusqu'à la moindre bribe, répond à ce genre de questions de façon à les réduire à quelque chose de moins qu'une ombre au tableau.

Les badauds, ceux qui ne jugent que par ouï-dire et qui possèdent une faculté remarquable de tirer la conclusion la plus fausse possible d'un fait à peu près exact, ont pris acte de son isolement volontaire (qui sait s'il n'était pas volontaire surtout *de la part des autres?*) pour lui constituer encore une légende, celle de féroce égoïsme, pour ne pas dire de méchanceté. Ceci touche à trop de points délicats de sa vie pour que nous entrions dessus dans de longues ou même dans de précises explications. Il importe seulement de mettre ceux qui viendront après nous en défiance contre cette interprétation de son caractère et de sa solitude. Ils se rappelleront que l'histoire de Rembrandt fut de même altérée pendant les deux siècles qui suivirent sa mort par une quantité de traits anecdotiques, fantaisistes ou déformés : sa rapacité, sa tyrannie envers ses élèves, sa mort misérable, son dévergondage, que sais-je encore? Toutes ces sortes d'indications, soi disant documentaires, et auxquelles d'ailleurs ne s'attachent que les esprits dominés par le petit côté des



Photo Durand-Ruel.

DEGAS. — PORTRAIT DE FAMILLE

choses, n'ont aucune valeur, aucune couleur, quand les flammes de l'esprit ne jettent pas sur elles leur éclatante et vivifiante lumière.

Le culte que nous professons à l'égard des hommes supérieurs ne s'alimente pas de commérages.

De même enfin ce qui concerne l'idée que l'on pourrait se faire de son esprit et de son idéal par un examen, trop rapide, il est vrai, et trop superficiel de son œuvre. Lorsque l'on regarderait trop extérieurement, — je parle pour les respectables délicatesses qui s'effarouchent à tout propos, — les études de mœurs, les types de danseuses, les cabotines, les blanchisseuses, etc. où, avec une entière et âpre franchise, Degas a étudié

La bestialité dans toute sa candeur,

l'on perdrait de vue tout un autre aspect, non moins important, de son bagage, où s'affirment à découvert sa



Photo Goupil.

DEGAS. — CHEVAUX DE COURSES

distinction qui était profonde, sa noblesse classique. Elles sont d'ailleurs tout aussi lisibles, pour ceux qui savent lire, dans un balancement de bras, un mouvement de jambes d'une quelconque de ses « marcheuses », et même jusque dans l'accroupissement batracien d'une de ses femmes au tub. On ne saurait trop insister sur ces deux éléments essentiels, entre maints autres, de ce que nous appelons la distinction chez Degas : le raffinement et l'énergie. Tantôt l'un, tantôt l'autre a prédominé, mais ils se sont toujours trouvés réunis dans tout ce qu'il a fait, depuis le moindre croquis de geste saisi au vol jusqu'au tableau le plus plein et le plus précieux.

Cette distinction du dessin n'est autre que le reflet de celle même de l'esprit. Le dessin est un langage à la fois direct et mystérieux, inexplicable, en tous cas, par les mots, mais qui permet à ceux qui sont initiés et doués de la sensibilité nécessaire, de pénétrer jusqu'au plus intime de l'esprit des grands artistes qui le parlent, puis, grâce à cela, de revenir à la constatation et à la compréhension de l'homme et de la nature humaine en général.



Photo Durand-Ruel

DEGAS. — JEUNES FILLES SPARTIATES PROVOQUANT DES GARÇONS A LA LUTTE

Aussi, observées avec l'attention et la perspicacité qu'elles exigent, les œuvres de Degas permettront à nos successeurs d'étudier un des plus curieux et des plus attachants tempéraments de peintre qui furent jamais.

Comme celles de Daumier, mais avec une finesse toute spéciale, elles dépassent de beaucoup l'époque à laquelle elles appartiennent, et qu'elles *semblent* raconter. La raison? C'est, encore une fois, que l'homme n'avait pas une parcelle de vulgarité; que l'observateur voyait de haut; que l'ironiste en apparence avait un idéal des plus élevés; que l'interprète des simulacres de la vie n'eut au fond qu'une passion, qu'une avidité, impossibles à assouvir, celles de capter et de combiner les lignes, les valeurs et les harmonies qui, de cette vie à la fois perpétuellement attrayante et perpétuellement décevante, font pour l'artiste un tourment plein de joies.

Je ne puis m'empêcher de jeter dès maintenant les mots auxquels je ne me proposais d'arriver qu'après une minutieuse analyse : *l'œuvre et la vie de Degas sont une grande volonté mise au service d'une grande inquiétude.*

Après tout, pourquoi ne pas procéder ainsi dans l'étude dont nous essayons de jeter les bases aujourd'hui? Nous en avons dit assez pour écarter momentanément les premiers malentendus, et pour permettre d'entrevoir l'homme tel qu'il était réellement.

Il ne nous reste qu'à vérifier l'assertion qui s'est imposée à nous plus encore que nous ne l'avons dégagée nous-mêmes.



Photo Goupil.

DEGAS. — UN CAFÉ-CONCERT

Sans doute, en réunissant beaucoup de petits traits d'humeur, de préventions, d'aversions, de véhémences, dont plus d'un contemporain pourrait témoigner, on réussirait à composer un portrait de Degas qui ne serait rien moins qu'aimable, portrait dont tous les éléments seraient exacts et dont l'ensemble serait complètement faux.

On peut, en revanche, en ne tenant compte que de ses aspirations, de ses efforts, de ses conquêtes, de sa noble intransigeance, en établir un autre, magnifique. C'est celui-là que nous préférons essayer.

I. — LA JEUNESSE

Trois images physiques de Degas me hantent avec une obstination singulière, ou plutôt deux m'ont toujours hanté pendant plus de vingt ans, et une troisième, depuis un an ou deux, est venue se mêler aux deux premières, les compléter, les continuer de telle sorte que tout le développement d'une ample existence apparait rien qu'en passant par ces trois seuls points culminants, ces trois synthèses physionomiques.

La première, m'est fournie par une peinture et une petite eau-forte où il s'est représenté lui-même vers la vingtième année. Dans l'eau-forte, il s'y est portraituré *à contre-jour*, ce qui est déjà toute une indication de caractère : à la fois la recherche de la difficulté, et l'impulsion naturelle à trouver un mode de présentation inédit d'un thème ordinaire. Cependant les traits sont extrêmement lisibles et très expressifs. Ils disent surtout beaucoup de timidité et de sensibilité avec une tendance au caprice.

Pour la peinture, c'est celle qui est reproduite ici. La facture en est moins libre, et comme en retard sur les accents capricieux et incisifs de la pointe. Mais malgré cette exécution lisse, soignée, respectueuse, qui reste un peu en deçà même des portraits d'Ingres que Degas s'offrira un jour la fière récompense d'acquérir, les mêmes caractères expressifs, et d'autres encore, s'affirment puissamment. Le front,



Photo Goupil

DEGAS. — CHANTEUSE DE CAFÉ-CONCERT. (Collection de M. P. Gallimard)

en pleine lumière, est superbe. Les yeux sont plus brillants, plus inspirés. Le bas du visage seul, demeure le refuge d'encore beaucoup de douceur et d'irrésolution. Tout annonce une vive intelligence. Plus d'un trait ferait présager un homme aimable et émotif; très peu un homme susceptible de s'aguerrir. Tout cela paraîtra peut-être encore en désaccord avec l'idée courante qu'on se fait de Degas, même jeune. Et pourtant ces portraits où un esprit exercé à l'analyse humaine dégage sans peine la ressemblance future sont, on le sent, d'une vérité presque candide.



Photo Goupil.

DEGAS. — ÉTUDE AUX CRAYONS DE COULEURS

C'est d'ailleurs l'époque où Degas sonnait, très ému, à la porte d'Ingres en se recommandant de son ami M. Valpinçon, et balbutiant quelques paroles, emportait textuellement cette brève leçon : « Faites des lignes, beaucoup de lignes, et vous deviendrez ainsi un bon artiste. »

C'est l'époque aussi où il copiait beaucoup au Louvre, très solitaire, peu recherché et se liant peu. J'ai eu moi-même, de son caractère alors farouche et sensible, une révélation personnelle. Il y a quelque vingt ans, j'accompagnais Degas au Musée. Il avait alors moins de la soixantaine et il était encore gai, séduisant et brillant quand il se sentait goûté et compris.

A un moment il s'arrêta, et baissant la voix et me tirant un peu à l'écart, il me désigna une dame fort âgée qui copiait les *Pèlerins d'Emmaüs* de Titien. Tous les habitués du Louvre l'ont vue car il semble qu'elle n'ait jamais fait d'autre copie pendant de longues années.

Il me dit alors avoir passionnément souhaité faire la connaissance de cette dame, lorsque lui et elle étaient jeunes, mais n'avoir jamais osé l'approcher. Lorsqu'on sait avec quelle désinvolture alors la glace était rompue entre les rapins des deux sexes, on peut juger combien le jeune Degas était peu audacieux.

— J'aurais voulu au moins savoir son nom, ajouta-t-il avec un enjouement qui cachait plus d'émotion qu'il n'aurait voulu le faire paraître.

Hélas! je fis — sans résultat d'ailleurs — ce que le fier, le cruel, l'audacieux Degas de l'âge mûr n'osait pas plus que quarante ans avant. Je passai derrière la toile. Aucun nom n'était marqué sur le châssis...

C'est un petit roman plus muet encore que celui du sonnet d'Arvers. Sans y attacher autrement d'importance, je puis vous assurer que tout le jeune homme du portrait de l'eau-forte de la vingtième année me réapparut alors, pendant un moment, dans le maître célèbre, à l'apparence et à la réputation hautaines.

Je ne puis quitter cette image sans m'arrêter encore à ses caractères intellectuels. Cette intelligence, ai-je dit, est lumineuse et rapide avec pourtant une sorte de défiance envers la réalité. Le jeune peintre la perçoit, certes, et la mesure, mais s'en méfie et s'en évade. Il n'a pas la placidité du réaliste, mais, ce qui est tout à fait différent, l'attention mobile et complexe du chercheur de vérité. Jusque dans ses essais les plus classiques, ses dessins les plus traditionnels, ses portraits d'une vigoureuse ressemblance, sa fine discussion fera qu'au moment même où il copie, il transposera.



Photo Durand-Ruel.

DEGAS. — MADEMOISELLE FIOCRE DANS LE BALLET DE LA SOURCE

II. — L'AGE MUR

La seconde image que j'ai été à même de me faire de Degas, non plus d'après les documents, mais d'après le vif, est singulièrement plus compliquée, et surtout plus difficile à opposer à la légende. C'est celle de l'homme qui n'avait pas encore atteint la soixantaine, mais qui était arrivé à la grande célébrité. Il était plein de force, d'esprit, d'entrain, tout en ayant déjà un penchant pour une relative solitude et en ressentant la préoccupation d'une vue un peu altérée, mais pas certes pour l'empêcher de travailler.

A ce moment Degas était à peu près tel que le représente le buste qu'a fait de lui M. Paulin et que l'on peut voir au musée du Luxembourg. L'air de douceur et d'indécision que l'on remarque dans les portraits de jeunesse, avait alors complètement disparu. Ce n'était déjà plus, sans doute le Degas que presque aucun de nous n'a connu, entre 1875 et 1885, et qui fut à la fois un charmeur et un railleur redouté.

Celui-là fut un gentleman très recherché et ne refusant pas absolument qu'on le recherchât. Il fut gai, cordial, tout en ayant la dent fort dure pour la sottise, la fausse valeur et les réputations artistiques imméritées. L'ami de Ludovic Halévy en un mot. On le vit alors assidu aux premières et aux Grands Prix. Ses observations du foyer de la danse lui permirent de graver sur des planches que l'on a lieu de craindre perdues une illustration des *Petites Cardinal*. Lettré exquis, il composa par caprice des sonnets d'une écriture très recherchée et très raffinée, voulant prouver que pour faire des vers, il suffit de le vouloir, de même qu'il exécuta sa célèbre série de *paysages*, afin de démontrer qu'il était absolument inutile, pour qu'un paysage soit bon, de le peindre d'après nature.



Photo Goupil

DEGAS. — DANSEUSE

Durant cette période, qui précéda celle dont je parle, il exposa aux *Indépendants* de la rue Laffitte, et aux *Impressionnistes*, sans être impressionniste le moins du monde. De la même façon, il lançait, plutôt réactionnaire en politique, son mot célèbre, qui pouvait le faire prendre pour un de ces « communards » auxquels on assimilait à ce moment les dangereux peintres qui se nommaient Monet, Renoir, Sisley, etc : « On nous fusille, mais on fouille nos poches. »

Quand on fera la chronologie parallèle de l'œuvre et de la vie de Degas, on trouvera dans cette période quelques-unes de ses peintures les plus délicates, les plus rares de matière, les plus spirituellement composées, avec en même temps, une grande nouveauté de groupement, de mise en toile et de perspective, et une entente de l'ordre et de la clarté, cependant, digne des plus grands classiques. La collection Camondo contient certaines de ces précieuses peintures.

Elle n'ont rien de commun avec les œuvres les plus parfaites de la peinture hollandaise, mais elles leur sont égales en perfection, avec les plus vives différences de conception et d'accent.

Elles sont différentes aussi de celles que produisit Degas lui-même dans la période suivante, celle que j'avais commencé d'analyser d'après la « seconde image » et à laquelle je reviens.

Il y a plus de gravité alors, sinon dans l'esprit (qui fut grave de tout temps) du moins dans la façon d'être. Le Degas de cinquante à soixante ans commence à donner de plus rudes coups de boutoir. Il éloigne les importuns, — qui d'ailleurs n'osent guère s'y frotter. Il éprouve de vives



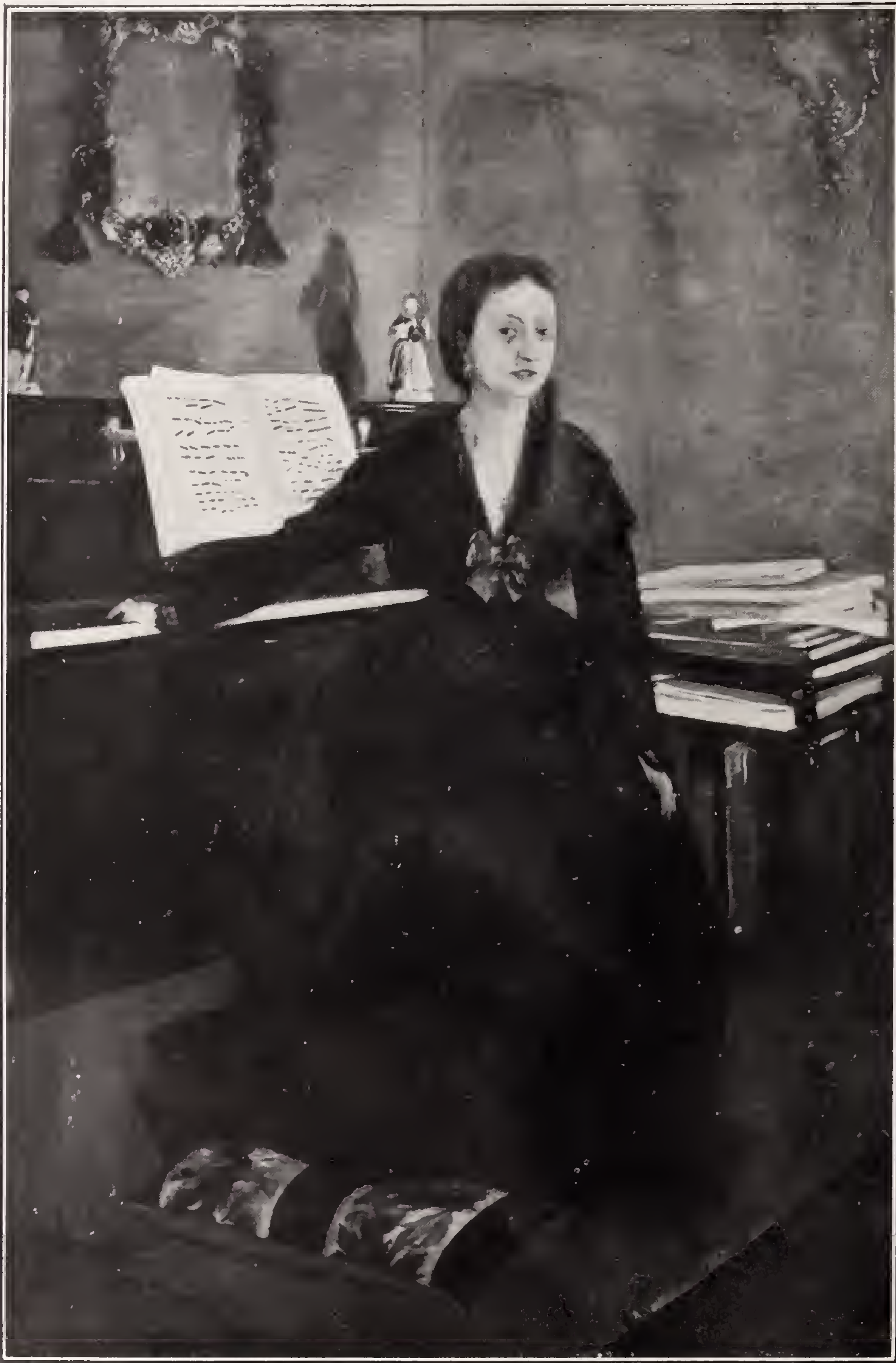
Photo Goupil.

DEGAS. — ÉTUDE DE NUS POUR UN GROUPE DE DANSEUSES

colères à l'occasion de tels événements politiques que je n'ai ici ni à préciser ni à discuter. Le théâtre ne le voit plus guère. Il vit beaucoup chez lui, se fait faire des lectures, s'intéresse à la photographie, surtout celle qu'on exécute le soir à la lampe, avec des poses interminables. C'est le temps où il ne fait plus de mots et où l'on lui en attribue le plus.

Physiquement, il est droit, élancé encore, vêtu proprement, mais sans recherche d'élégance, plutôt avec le désir d'être à son aise dans des habits d'un usage éprouvé, chapeau mou, jaquette lâche, grand *macfarlane*. La physionomie est curieuse: le front très bombé, les yeux gris qui regardent toujours de haut et les sourcils très relevés, le nez fin et mobile, le menton un peu fuyant, avec une pointe de barbe grisonnante. L'expression est très mélangée. On peut y voir à la fois de l'ironie et de la bonté, de la moquerie et de la bienveillance. Je tiens à ce mot, car Degas, très sévère pour ce qui mérite de la sévérité, ne fut jamais un *malveillant*, bien au contraire. Il examine les choses et les gens avec une sorte de recul du buste, de redressement de la tête, et ponctue ses boutades sur les mœurs du temps de ses fameuses interjections : *quoi !* ou *dites !*

Mais à coté de certaines aversions qui aujourd'hui, si je les détaillais, seraient jugées parfaitement légitimes, quel bel enthousiasme jeune subsiste en lui pour ce qui est vraiment élevé et beau! Avec quelle sympathie il accueille certains artistes nouveaux, en qui il a constaté des dons et deviné des sympathies! Comme il parle avec chaleur des maîtres de son choix ! Comme il marque pour eux un respect intelligent et large ! De quelle façon imagée, et pourtant simple et sensée, il cherche à faire partager ces ferveurs!


Photo Durand-Ruel.

DEGAS. — PORTRAIT DE DAME AU PIANO

C'est une joie rare de pouvoir, avec lui, après diner, feuilleter ses cartons de dessins d'Ingres et de Delacroix, celui qu'il appelle: « le moins cher de tous les grands maitres » — car à cette période correspond celle où il devient très ardent collectionneur. Les deux étages de la rue Victor-Massé s'encombrent alors des grands portraits d'Ingres, *M. et Madame Leblanc*, *M. de Pastoret*, *M. de Norvins;* du *Baron Schwiter*, par Delacroix, et en même temps de peintures et d'esquisses de Manet, d'œuvres de Gauguin et de Cézanne... Mais je donnerai plus loin quelques détails sur la collection qui ici nous écarteraient encore du portrait que nous avons commencé.

Dans ce portrait je fais naturellement entrer l'évolution de l'œuvre, correspondant avec celle de la personne. La préciosité robuste de jadis, qui déjà, peu à peu, aux environs de 1880 s'était changée en puissance synthétique, devenait vers 1895, époque qui nous occupe maintenant, une sorte de liberté véhémente, une fougue endiablée, presque furieuse. Il semble que l'artiste



Photo Durand-Ruel.

PORTRAIT DE MONSIEUR DEGAS PAR LUI-MÊME A L'AGE DE VINGT-DEUX ANS

(Voir page 6).

veuille jouir au plus haut degré possible des dernières années de force qu'il sent comptées. C'est une espèce d' « été de la Saint Martin », mais avec des ardeurs non pareilles. Alors il ne dessine plus, il pétrit : il sabre ses pastels de touches pressées, acharnées, en apparence hasardeuses et qui, pourtant, donnent un modelé singulièrement vigoureux, avec une recherche du mouvement toujours subtile, mais plus violent qu'autrefois. Ou plutôt on voit que la préoccupation de modeler le domine plus que celle d'analyser le geste.

On dirait qu'il veut établir, pour lui-même, des lois de volumes tels qu'il puisse voir ses œuvres même dans la pénombre qui le menace, comme ferait un sculpteur en tâtant ses figures.

Il a, en même temps, des recherches de couleurs vraiment passionnantes et non moins anxieuses, non moins exaltées. A ce moment il commença trois ou quatre très grands panneaux de danseuses, où les figures, vues à mi-jambes étaient presque de la dimension de la nature. Les colorations mauves, pourpres, bleues intenses y dominaient, se mêlant en une diaprure d'une violence et cependant d'une harmonie extrêmes. Bientôt il abandonna ces grandes choses qui furent lors du premier jet d'une beauté exceptionnelle, même dans tout le reste de son œuvre et qui demeurent magnifiques sous la suprême orgie de couleurs dont, au petit bonheur, il les incendia. Et ici, nous touchons au fond même du drame.



Photo Durand-Ruel.

LE GRECO. — SAINT DOMINIQUE. (Collection Degas)

Depuis quelque temps, Degas avait une tendance de plus en plus prononcée à *reprendre* ses œuvres. Toutes les fois que chez un collectionneur sans défiance, il réussissait à emprunter un morceau ancien de lui, il le recouvrait de ces sortes de travaux rudes que je viens de décrire. Collectionneurs et acquéreurs se le tinrent pour dit. Depuis longtemps, — et l'histoire est rigoureusement vraie malgré son air de légende, — Henri Rouart avait cadenassé à son mur les célèbres *Danseuses à la barre*. Mais ce qu'il ne pouvait plus essayer sur les œuvres envolées, Degas le fit subir à une quantité de celles qui étaient chez lui, et que de moins en moins il laissait sortir. C'est que sa vue baissait en raison inverse de son savoir et de ses dernières possibilités créatrices.

Les grandes compositions dont je viens de parler étaient un gage inachevé des pages grandioses dont il aurait pu couvrir des murailles. On sait trop *qu'au moment qu'il aurait fallu*, les pouvoirs officiels firent plus que la sourde oreille à des suggestions amicales pour quelque décoration de l'Opéra.

Mais si Beethoven a pu encore, la musique étant, sur un point de départ incalculé, une opération de calcul, jouir de ses combinaisons harmoniques et « s'entendre » composer quand il était devenu sourd, il faut au contraire au peintre la pleine lumière pour constater ses accords. Sans doute, Degas n'a jamais été, comme on l'a dit, menacé de perdre complètement la vue : jusqu'aux toutes dernières années il percevait encore fort bien l'ensemble et les principales lignes et allures des choses et des gens. Mais il était de ceux à qui il faut tout ou rien, parce qu'ils produisent en intensité.

Dès que le doute seulement commençait à entrer dans un esprit qui avait déjà montré tant d'inquiétude, tant de tourment, c'était le ralentissement fatal, si vives que fussent les flammes de l'esprit. Le tourment continue et s'exaspère quand persévère l'instinct de produire et de créer, et celui-ci



Photo Durand-Ruel.

INGRES. — ROGER ET ANGÉLIQUE
(Collection Degas)

se trouve tout à fait entravé, si légèrement que ce soit, par une tyrannique décision de la nature.

Si Degas vers cette époque cessa, au sens propre, de créer comme jadis, il ne cessa pas tout de suite de produire et c'est alors qu'il fit beaucoup de grands dessins noirs, où le fusain s'exaltait et s'écrasait avec une sorte de rage.

Comme il vivait solitaire et fier, et qu'il n'était dans son caractère de se plaindre, ni de se laisser plaindre, on s'habitua dans le public artistique à l'affaiblissement de la vue de Degas, beaucoup plus aisément qu'il ne s'y habitua lui-même. Or, je le répète, malgré cette lutte si émouvante, il avait encore beaucoup de séduction, de bonne grâce dans l'accueil, de brillant dans la conversation. Il faut bien reconnaître qu'il prouvait par là une force d'âme méritoire. Mais chez nous, on sourit plus volontiers qu'on ne compatit.

On a pu insinuer, en plaisantant, que Degas pouvait dire à tel ou tel interlocuteur qu'il ne le reconnaissait pas et en même temps regarder l'heure à sa montre, ou distinguer de l'autre côté du boulevard une de ses « têtes de turc » habituelles; oui, mais il est certain qu'alors il ne pouvait plus peindre, et c'est cela qui fait le drame.

Il est certain également que dans de telles conjonctures, la *deuxième image* allait peu à peu disparaître pour céder la place à la troisième, qui peu à peu d'abord, puis plus rapidement, se préparait.



Photo Durand-Ruel.

E. DELACROIX. — MISE AU TOMBEAU. (Collection Degas)

III. — LE ROI LEAR

Cette troisième image c'est celle des six à huit dernières années de Degas. C'est celle dont on voit l'expression à la fois homérique et shakespearienne sur la couverture du présent numéro. Elle le montre, durant l'été de 1915, assis dans le jardin du plus cher et du plus fidèle de ses amis, le statuaire Bartholomé. Tant qu'il ne fut pas exproprié de son appartement de la rue Victor-Massé, ou plutôt de ses appartements, puisque nous avons vu qu'un étage était consacré à ses collections et à son atelier et un autre à son logement, il se maintint encore dans une relative activité, et put ne pas paraître trop touché par les glaces de l'âge. Mais lorsque contraint de déménager, il alla habiter boulevard de Clichy, l'idée seule de refaire de l'ordre dans ses œuvres, dans toutes les choses qu'il avait si passionnément conquises jadis, l'épouvanta. Il ne put consentir à ce que ses travaux fussent classés, à ce que sa collection fut accrochée aux murs. La vie, semblait-il, ne pouvait si tard recommencer pour lui. Il est des arbres, majestueux centenaires, que l'on ne transplante pas : ils meurent sans avoir pu donner d'ombrage nouveau.

Degas pendant les deux ou trois premières années qui suivirent ce cataclysme, car c'en fut un pour lui, sembla n'avoir qu'un souci, celui de fuir l'entassement de ses richesses et la confusion de ses travaux. Il n'aurait, de plus, consenti à laisser personne opérer des rangements que ses forces lui refusaient de faire lui-même. Il commença des courses interminables dans Paris et hors Paris, marchant, marchant toujours devant lui comme une sorte de roi Lear de la peinture. Il avait peu à peu laisser pousser ces grands cheveux blancs et cette longue barbe qui lui donnent tant de majesté tourmentée. Il lui arriva souvent de rentrer fort tard le soir, et les quelques rares personnes que cela pouvait encore inquiéter craignirent qu'il lui advînt malheur. D'être accompagné dans ces courses éperdues, il n'en admettait même pas la possibilité ni la discussion.

Qui pouvait le chasser ainsi? Était-ce cette forme que prend la crainte de la mort qui pousse parfois un homme âgé à marcher droit devant lui sans relâche? C'est possible, car je lui ai entendu dire, déjà en 1912, une des rares fois où il consentit encore à aller dans le monde, que l'idée de la mort le hantait jusqu'à l'obsession.

Était-ce, d'autre part, le découragement de ne pouvoir refaire une vie et un labeur entre les murs de son logis demeuré encombré comme au jour de l'emménagement? Cela est encore un des éléments de l'explication. Je lui dis, en effet, un jour où j'avais eu la bonne fortune de le rencontrer, qu'il n'aurait qu'un signe à faire pour que grâce à mainte bonne volonté qui ne demandait qu'à se dévouer pour lui plaire, rien que pour lui plaire, tout s'ordonnât chez lui et lui rendît le désir de vivre encore à la maison. Il me fit cette réponse qui m'est demeurée gravée dans la mémoire, tant elle me navra par l'accent douloureux qui en scanda chaque syllabe : « Mon cher, si vous arrivez à mon âge, vous verrez qu'on n'a plus de goût à rien, qu'on n'a plus confiance en personne, — on est fichu ! »

Cependant, peut-on encore faire une autre conjecture à propos de ces sorties où Degas semblait tout fuir, et sa maison, et les autres, et lui-même, et sa dernière heure? Ce serait que, ne pouvant plus réaliser par les lignes et les couleurs les spectacles qui l'avaient tant passionné, il voulait du moins se remplir les yeux de leurs dernières apparences, et, en même temps qu'il fuyait la mort, courir une dernière fois après la vie ? Cela, je le croirai d'autant plus volontiers qu'il fit, parmi ces promenades, maintes excursions à Versailles, et dans les vieux quartiers de Paris, et dans les quartiers populaires. Et, l'ayant rencontré un soir, au retour de Versailles, je pus constater que sa vue lui permettait toujours — à près de quatre-vingts ans, — de se diriger à merveille, malgré l'affolante circulation que Paris avait encore alors, et je sus aussi qu'il avait trouvé plaisir à son tour de Parc et de Palais. Un peu plus tard, il ne sortit plus et ne fut même plus l'ombre du grand aristocratique artiste qu'il avait été.

Chacune de ces trois explications des tragiques randonnées de Monsieur Degas octogénaire, serait problématique et insuffisante. Toutes trois reunies, certainement, composent la vérité. Si je pouvais faire passer mes impressions dans l'esprit du lecteur comme on fait apprécier, la versant, une liqueur qu'on partage, je suis convaincu que la superposition et la combinaison des trois images que j'ai cherché à évoquer, l'une d'après un portrait bien antérieur à mon temps, mais que j'ai fortement ressenti, les deux autres d'après deux états d'un homme que j'ai été à même de voir fréquemment, que j'ai toujours abordé avec un profond respect, mais que j'ai en même temps toujours étudié avec une attention avide, la superposition dis-je, de ces trois apparitions d'une même grande figure faciliterait l'évocation véridique d'un des plus rares caractères d'homme et d'artiste que notre époque ait vu se dresser au-dessus de la moyenne indifférente et vulgaire.



Photo Durand-Ruel.

A. LEGROS. — PORTRAITS. (Collection Degas)

Mais quoi, ces impressions personnelles sont bien faibles, j'en ai conscience, et mieux vaut encore demander à son œuvre les raisons de son ascendant sur l'école française et sur nous, puis dégager de sa manière d'être, de sa personnalité, de tout ce qui nous apparut de son esprit, les enseignements qui ne serviront peut-être qu'à un bien petit nombre de personnes, mais qui n'en seront par cela même que plus salutaires pour un temps qui s'annonce si confus et si désorienté. Ce n'est que par les exceptions que l'art d'un pays, et ce pays tout entier, retrouvent la lumière qui vacillait et refont un pacte fécond avec la vie.

RÉSUMÉ DE LA CARRIÈRE

Reprenons donc dès le début la carrière de Degas.

Il naît à Paris en 1834. La date n'est pas sans importance : au moment où il entrera dans la vie artistique, il n'aura plus à prendre parti dans le grand conflit entre classiques et romantiques, entre partisans de Delacroix et fanatiques d'Ingres. Tout comme nous-mêmes plus tard, il pourra déjà de sang-froid discerner les mérites de l'un et le génie de l'autre. Et cela d'autant mieux que sa nature, très complète, et double par conséquent, le portera à prendre l'un et l'autre pour exemple. Comme il est doué d'un esprit éminemment clair, précis, Ingres le frappera peut-être davantage tout d'abord, et logiquement d'ailleurs la faculté d'analyse par quoi brille ce maître le poussera lui-même à se montrer, dans ses premiers travaux, principalement analytique.

Seulement, comme il y a aussi en lui un homme impatient, non pas de la règle, mais surtout des conventions, ce qui est tout différent, il cherchera presque tout de suite des coupes nouvelles, des expressions non classées et cataloguées à l'usage de ceux qui ne savent qu'obéir sans voir. Il aimait fort, à ce sujet, à citer cette sorte de parabole, de son invention, ou de celle de Manet : Raphaël disant devant un dessin de Daumier, en fronçant le sourcil : « Je ne connais pas cela, mais c'est intéressant » et, devant une peinture de Bouguereau : « Ah! pour celui-ci, c'est de ma faute ! »

Il faut faire la part des choses dans ces sortes de boutades, non moins que dans les examens auxquels nous nous livrons. Les mots deviennent si lourds, en pareil cas! « Les lettres expliquent les arts sans les comprendre » on sait ce célèbre axiome de Degas. Il serait peut-être plus exact de dire qu'elles les expliquent sans pouvoir aisément *les faire* comprendre. Au reste, on cite toujours l'aphorisme ainsi tronqué. Mais Degas m'a plus d'une fois conté qu'il l'avait lui-même complété ainsi : « ... Et les arts comprennent les lettres sans les expliquer. »

Tout ce qu'on peut faire, c'est de constater certaines tendances, et leurs accords ou leurs conflits dans des œuvres, ou des périodes de travail, dont la date est vérifiée, et qui montrent très affirmées les prédilections ou les aspirations du moment.

Fraîchement émancipé des premières inscriptions à l'École de Droit, et passant de là à l'École des Beaux-Arts en 1855, — passant est bien le mot, car dès l'année suivante il se trouve à Rome, de plus, mis à même d'avoir, par ses relations de famille, entrevu M. Ingres, et sans négliger non plus cette indication qu'il avait fait d'excellentes études littéraires, il avait une bonne volonté bien naturelle à commencer par le côté clas-


Photo Durand-Ruel.

MANET. — PORTRAIT DE M. X... (Collection Degas)

sique des choses. De là les premiers dessins et études peintes, tout à fait ingresques, que l'on a conservés de lui.

Mais il y faut compter, nous l'avons vu au commencement de cette étude, à côté de l'homme réservé, rationaliste, volontaire, avec l'inquiet, le tourmenté et l'impulsif. Tour à tour, l'un prend le pas sur l'autre. Le cas psychologique est des plus beaux Est-ce l'impulsion et l'inquiétude qui soudain échappent à la volonté comme une vapeur trop comprimée se précipite hors des réservoirs ? Est-ce au contraire, la volonté et le rationalisme qui imposent un joug à l'impétuosité native ? La sévère tenue qui est une des beautés de ce dessinateur, même lorsqu'il est le plus emporté et le plus fougueux, est-elle une *systématisation* de cette fougue et de cet emportement ? Ou bien un magnifique *accès* vient-il donner de la vie et du frémissement à une création qui sans lui demeurerait un peu froide et didactique ? Ce sont des questions délicates, en apparence, n'étant susceptibles d'aucune réponse quand on les pose d'une façon aussi généralisée. En revanche, il n'est pas un dessin, un simple croquis de Degas qui ne réponde, catégoriquement, à l'une ou à l'autre de ces demandes, dès le premier coup d'œil. On voit tout de suite quel est celui qui a été inspiré par la raison, et celui qui a jailli en bouillonnant.



Photo Durand-Ruel

MANET. — PORTRAIT DE MADAME E. MANET (Pastel. Collection Degas)

Chose curieuse, et superbe, et rare ! ce sont les œuvres de la fin qui ont laissé la part la plus grande, une part presque exclusive à la véhémence, à la passion, à cette admirable *irresponsabilité* des artistes qui ont commencé par la réflexion et la patience.

Ce phénomène de pensée et de création artistique est, encore une fois des plus beaux. Si quelques artistes et critiques des jeunes écoles, ou soi disant telles, ne l'ont pas compris, c'est justement parce qu'il n'ont pas passé par là et qu'ils ont commencé par la fin, ayant négligé, ou dédaigné, de forger leur esprit et d'asservir leur main à la règle. Asservir ? Non, libérer !

Peu importe que l'on juge ces considérations comme trop « littéraires ». Cherchez, il n'y a pas un seul grand artiste qui ne soit tributaire de la *littérature*, c'est-à-dire non pas d'un verbiage d'atelier, mais de la critique unie à la poésie. Accabler de sarcasmes, d'ailleurs peu redoutables, ceux qui pensant, exigent de la pensée, ce n'est que rééditer le : « ils sont trop verts » de la fable.

Élève du plus classique des professeurs, Lamothe, élève d'Ingres, c'est-à-dire d'un classique issu de classique, notre maître, dès ses premiers essais de composition traditionnelle, comme on peut le voir d'après le tableau reproduit ici, des *Jeunes filles Spartiates provoquant des garçons à la lutte*, tableau daté de 1860, mêle à une donnée antique, à une recherche sévère de la forme, un grain de piment moderne.

Son séjour en Italie (il y partit en 1856) développa en lui la double disposition qu'on ne s'étonnera plus, après notre longue analyse, de trouver en lui. L'étude passionnée des maîtres l'amena à sentir précisément ce qu'il y a en eux de passionné.



Photo Durand-Ruel.

MANET. — MEXICAINE. (Collection Degas)

Il copia, en esquisses, ceux qui sont demeurés pour nous les plus vivants. Par une belle opération de transmission, ce qu'il y avait eu, à leur heure, de *moderne* en eux, devint le ferment de ce qu'il y a de moderne pour nous en lui, en même temps que ce qu'il ont de durable lui garantit la durée.

Après ses velléités de peinture *historique*, ces *Jeunes filles Spartiates*, la *Sémiramis*, la *Fille de Jephté*, le talent de Degas, pourrait-on dire, se précipite de plus en plus vers la vie tout en gardant le plus rigoureux contrôle. Le ravissant tableau de *Mademoiselle Fiocre dans la Source*, semblable à une miniature persane, le puissant *Portrait de famille* sont des œuvres de transition ayant force d'œuvres définitives. Les premiers croquis et peintures de courses datent de 1866. Les danseuses, les blanchisseuses, ne tarderont guère, cependant que d'admirables portraits, tels que celui de la *Dame aux raisins dorés* de la collection Mrs. Gardner, un des plus parfaits du genre, s'entremêlent à la façon d'un Holbein qui serait nerveux, à tout ce modernisme. Le *Bureau de coton à la Nouvelle-Orléans*, du musée de Pau, date de 1873.

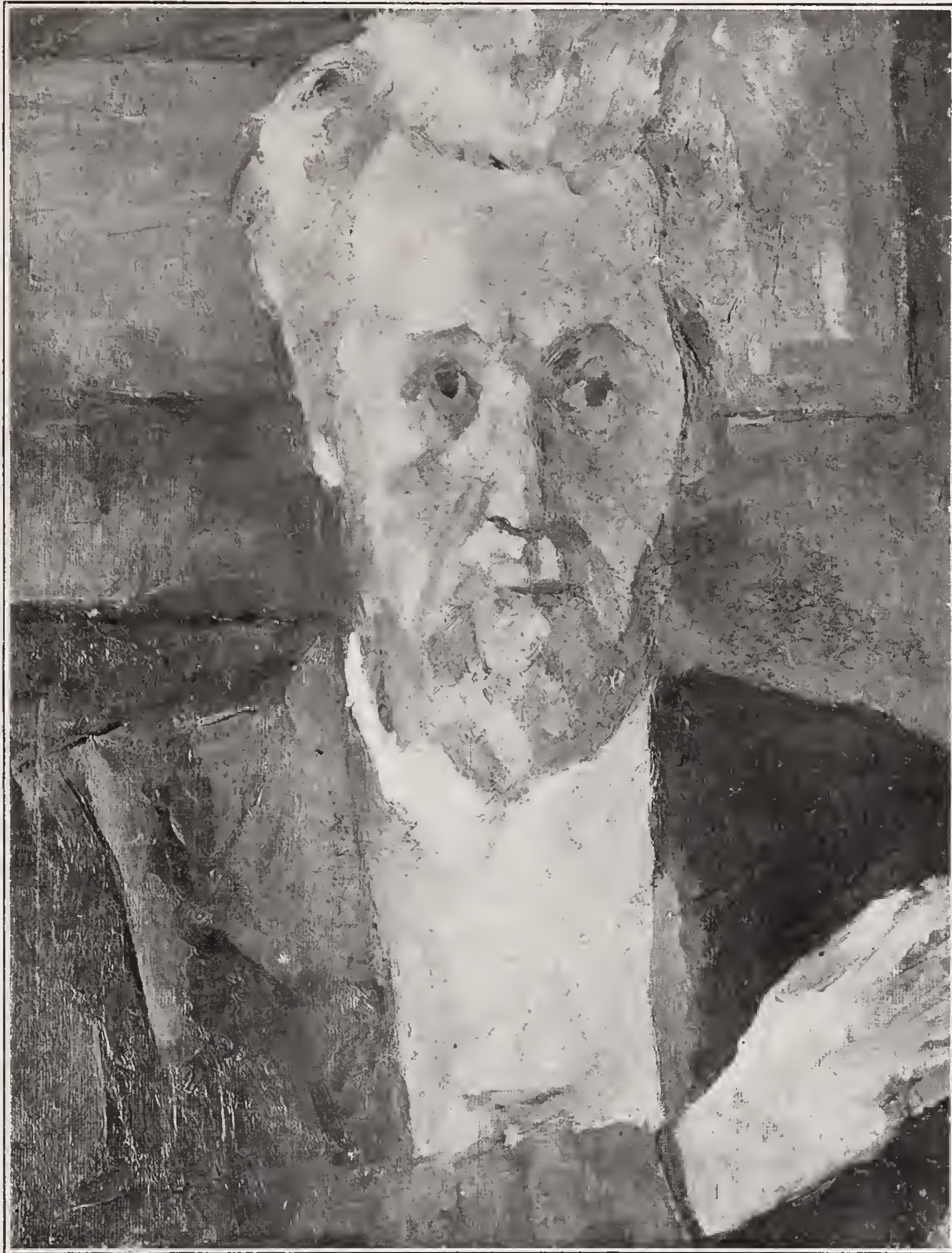
Alors s'accentuent les relations de Degas avec le groupe des nouveaux peintres, Manet, Renoir, Claude Monet, et commence le gros malentendu, aujourd'hui périmé, de la confusion entre l'impressionnisme et l'art de Degas. Il serait superflu de refaire ici, même en quatre mots, cette histoire archi-connue. De même, il serait tout à fait inutile de pousser plus loin et plus en détail la chronologie de la vie et de l'œuvre. Nous en avons assez dit pour que l'on puisse, avec un peu d'opiniâtreté, et avec la sympathie que nous nous sommes efforcés de communiquer, comprendre l'essentiel de l'œuvre, du caractère et de la vie.

Toutefois, notre étude de ce caractère demeurerait incomplète si nous ne parlions pas un peu de la collection que forma Degas, et qui jette sur ses aspirations et ses passions une pénétrante lumière. Jamais on ne put mieux chez un artiste vérifier l'adage : « Dis moi ce que tu aimes, et je te dirai qui tu es. »

S'il n'avait pas été illustre comme peintre, il serait devenu célèbre comme collectionneur, — après sa mort, bien entendu, car il admit peu de personnes à partager ses joies. La fière pudeur qui fut une des causes de son isolement, j'entends pudeur dans un sens essentiellement intellectuel, l'aurait fait trop souffrir d'entendre des sottises devant les objets de son choix. Le collectionneur par vanité n'est pas difficile sur la qualité des regardeurs. Le collectionneur qui *sait* et qui *aime* n'admet pas ces sortes de promiscuités.

Degas mettait tant d'ardeur, à une certaine époque (entre 1892 et 1900), on dirait presque tant, de *furia*, dans ces acquisitions artistiques, qu'un jour, dans une vente publique je l'ai vu enchérir sur lui-même. Le commissaire-priseur, M. Chevalier, eut l'honnêteté de l'en avertir, sans cela je ne sais ce qu'il en serait advenu.

Les ventes alimentèrent sa collection, mais pas seules. Diverses sources lui fournirent certains Manet, et pas mal de dessins d'Ingres ou de Delacroix, ainsi que divers Cézanne, qu'il ne garda pas tous. Pour les contemporains, il les acheta par intermédiaire, et lorsqu'un jour il eut une fantaisie pour Gauguin, très largement représenté chez lui, comme on le verra, il les acquit indirectement. Il arriva même que le farouche Inca que pensait être Gauguin fut absolument désarçonné lors du premier achat d'une œuvre importante de lui par un maître pour qui il affectait un respect teinté de sarcasme. « Je suis bien étonné de la décision de Degas » écrivait-il avec plus de satisfaction inavouée encore que d'étonnement mal réprimé.


Photo Durand-Ruel.

CÉZANNE. — PORTRAIT DE M. CHOCQUET. (Collection Degas)

Les grands peintres, en somme, qui dominent dans cette collection, sont Ingres, Delacroix et Manet; puis Greco. On ne saurait non plus oublier que Berthe Morizot, pour qui tout le groupe impressionniste et indépendant avait une si vive affection et une admiration si justifiée, figure avec une ou deux esquisses, et aussi en effigie avec son dramatique portrait par Manet. Mais je ne saurais entrer dans plus de détails, car je n'ai pas à faire à proprement parler une étude d'une collection qui sera mise bientôt en vente, mais seulement à rechercher par quoi elle nous explique plus à fond Degas et ce qu'on pourrait appeler ses mobiles artistiques.

Ingres (avec *M. de Pastoret*, *M. de Norvins*, *M. et Madame Leblanc*, une réplique d'*Angélique et Roger*, et un nombre de beaux dessins) c'est comme une dette de jeunesse envers des œuvres et un maître sévères qui avaient contribué à le former, et qu'il avait, vers le milieu de sa carrière, dépassés en continuant de les saluer respectueusement. Ces peintures, de haute tenue, dont une sorte de majesté classique, une conscience et un goût sévères font presque oublier la froideur, demeuraient pour lui des souvenirs, peut-être même des moyens de contrôle, mais plutôt des objets de piété que de réelle ferveur. Il y avait une trop large bifurcation.

La preuve, du reste, c'est que Delacroix, Manet, Gauguin, voire Cézanne et Van Gogh sont là en majorité, non par hasard, mais par le fait même de l'évolution de son esprit. Un adorateur fasciné et exclusif d'Ingres n'aurait pas aisément admis ces voisinages. Pour Delacroix, c'est

plutôt qu'une analogie de visées et de tempérament, la considération d'une nature de grande distinction envers une autre, — et très différente, — nature supérieurement distinguée. Le portrait du *Baron Schwiter*, morceau le plus important de ce coin de la collection et la *Mise au tombeau*, morceau le plus dramatique, se complètent par une très ample série de dessins qui, eux, faisaient l'admiration la plus sincère de Degas, j'en ai été témoin, et qui certainement, dans la dernière partie de sa production l'ont beaucoup plus stimulé que ceux d'Ingres, inspirateurs de ses débuts.

Quant à Manet, c'était le souvenir des années de lutte en compagnie d'un charmeur. Et en même temps une admiration véritable pour les qualités de sérénité technique. Je l'ai entendu devant le *Jambon* reproduit ici, me parler, — avant même qu'il en fit l'achat, avec un accent de gourmet, de l'« eau d'art qui coulait devant » ce morceau de peinture. De même, je l'ai vu agité comme un jeune homme au sujet de ses premières amours, vers 1894, de la crainte de voir lui échapper ce ravissant pastel de *Madame Manet sur un canapé bleu*.



Photo Durand-Ruel.

GAUGUIN. — LA BELLE ANGÈLE. (Collection Degas)

J'en ai dit assez sur Gauguin, qui étudie ici avec une docilité si heureuse et si délicate l'*Olympia* de Manet. D'autres morceaux de valeur comme le Legros, et les deux Greco (qui soit dit en passant lui plaisaient comme le rattachant par les goûts avec Millet à qui ils avaient appartenu, et avec son ami H. Rouart qui en possédait de typiques dans sa galerie). Enfin, je dirais bien qu'il acquit avec un certain emportement de curiosité des morceaux de Cézanne, et qu'il se sépara des plus importants avec un égal emportement d'indifférence. Mais nous n'avons eu à nous occuper de cette collection qu'à titre explicatif.

Nous voici parvenus à la fin d'un essai à la fois trop incomplet et trop touffu. Mais la cause on l'a vu, c'est la diversité, d'une part, des tendances, des points de vues, des œuvres même, et d'autre part, l'unité singulièrement forte qui règne dans cette variété. Par ces deux signes se distinguent les vrais maîtres. Je crois bien que c'est saint Augustin qui a donné cette définition : l'unité dans la diversité. Mais, si ce n'est pas lui, c'est un autre qui s'y connaissait.

Si incomplète qu'elle soit, nous pensons toutefois avoir donné ici une esquisse juste d'un portrait difficile. La grandeur de cette physionomie d'artiste, une des plus belles et des plus fortes de l'art français moderne, est incontestable, et ne pourra que s'affirmer encore avec le temps. Mais ceux même qui auraient le bon vouloir de la comprendre et de l'admirer, pourraient aisément s'égarer, car elle est faite de tout un ensemble de contrastes. Cela ne la rend que plus humaine à la fois et plus haute.

Un composé de sévère dignité et de finesse enjouée ; des forces de mépris singulières et pourtant une sincère modestie, perpétuellement avivée par l'inquiétude ; une sensibilité exquise, profonde, se cachant jalousement, tantôt sous des abords railleurs, et tantôt sous des dehors chagrins; une supérieure élégance d'esprit qui paraît contredite — et qui est en réalité confirmée, — par une horreur des professionnels du *goût;* un âpre éloignement pour les honneurs officiels avec quelque regret, jamais avoué, de n'être pas recherché et honoré dans la mesure où son exceptionnelle valeur l'exigerait; l'indignation de voir spéculer sur ses œuvres et l'impossibilité de se résoudre à les vendre lui-



Photo Durand-Ruel.

GAUGUIN. — COPIE DE L'« OLYMPIA » DE MANET. (Collection Degas)

même ; toute l'attitude d'une volonté de fer, et l'irrésolution en présence des choses les plus courantes de la vie; une intelligence claire et vaste, déroutée par d'infimes détails; beaucoup de simplicité naturelle, de courtoisie, de bienveillance, avec une legende exactement opposée ; voilà quelques traits de ce caractère complexe et beau.

Caractère, certes, difficile à saisir déjà du temps de Degas et devenu, sauf pour quelques esprits, presque inexplicable du nôtre. Et pourtant, plus tard on demeurera surpris que de son vivant, un maitre dont les œuvres prendront place à côté de ceux des plus grandes époques, soit demeuré aux yeux du public comme une sorte de croquemitaine, au jugement des pouvoirs et des artistes officiels un dévoyé, dans les préoccupations des « connaisseurs », un sujet à trafics.

Quoi qu'il en soit, en s'attachant désormais à étudier l'homme, on trouvera toujours en lui l'exemple de la noblesse, de la distinction, et de la vertu. De même ses ouvrages à ceux qui en seront dignes, l'enseignement à se transmettre, d'âge en âge, comme un flambeau dont le



Photo Durand-Ruel.

MANET. — LE JAMBON. (Collection Degas)



Photo Durand-Ruel.

(Collection Degas)

MANET. — PORTRAIT DE MADAME BERTHE MORIZOT



Photo Durand-Ruel.

RENOIR. — PORTRAIT (Collection Degas)

savoir est la cire, et dont la passion est la flamme.

Mais cette œuvre même, il faudra, pour la bien pénétrer, tenir compte de contrastes non moins nombreux que ceux du caractère.

Classique et briseur de conventions, scrupuleux et exalté, riche en impétuosités magnifiques et toujours prêt à reprendre jusqu'au bord de la destruction! les travaux accomplis; partant de la tradition la plus respectueuse, pour s'acheminer, tout de suite et toujours, vers l'innovation la plus aiguë; il aura exercé sur l'école française, ou plus exactement sur toute la peinture une immense action.

Dans le domaine de la couleur, du dessin, de l'arrangement, il aura ouvert à ses successeurs, en même temps qu'il se rattachait aux maîtres anciens, une quantité de routes libres et franches, et il leur aura laissé, sans préciser un choix, la faculté de choisir.

C'est ainsi qu'il faut, avec un respect qui ne sera jamais trop attentif, étudier, comprendre et aimer l'œuvre et la personnalité de Monsieur Degas.

ARSÈNE ALEXANDRE.

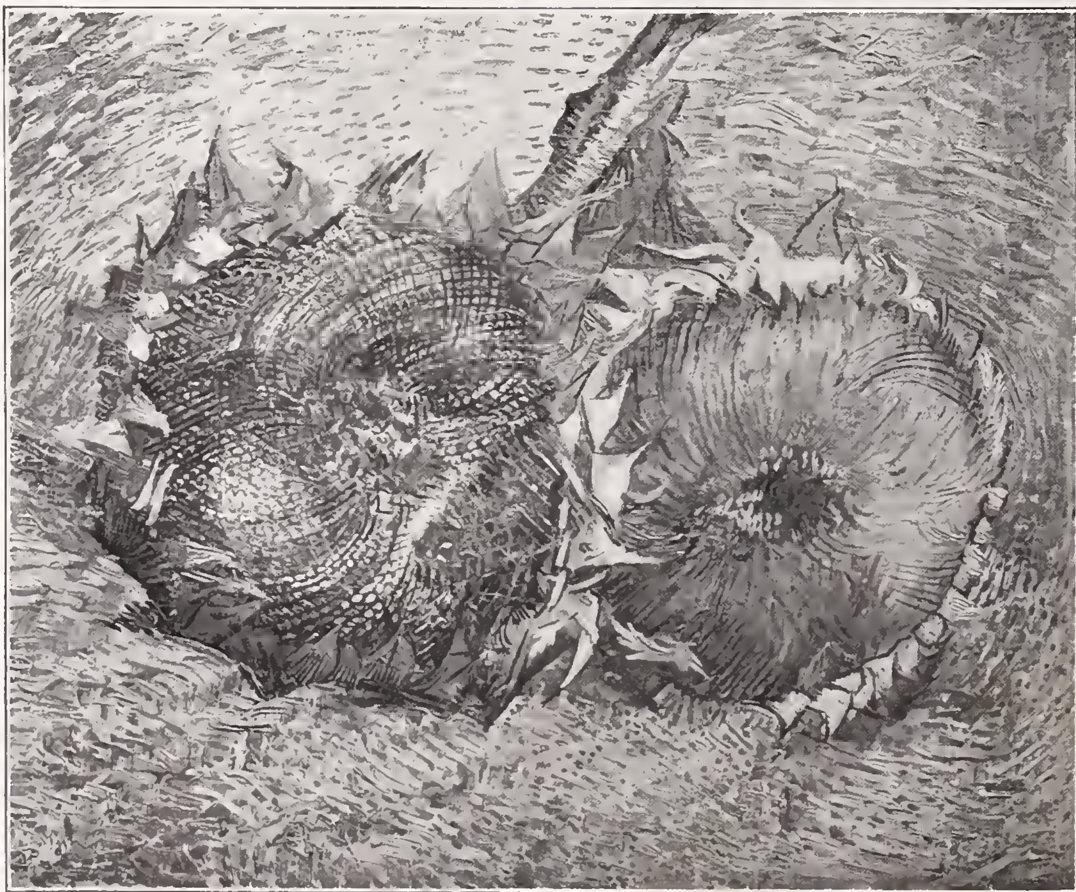


Photo Durand-Ruel.

VINCENT VAN GOGH. — LES TOURNESOLS (Collection Degas)

GOUPIL et Cie, Editeurs-Imprimeurs. — Directeur : M. JOYANT. Imprimerie MANZI, JOYANT ET Cie, Asnières. Le Gérant : F. GEIGER.

LES ARTS. — *Publication mensuelle*

CONDITIONS D'ABONNEMENT : PARIS un an, 22 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 24 fr. — ÉTRANGER, un an, 28 fr.

Atelier EDGAR DEGAS

PREMIÈRE VENTE

TABLEAUX

Pastels - Aquarelles - Dessins

PAR

EDGAR DEGAS

PARMI LESQUELS

PORTRAIT DE DURANTY
LES MALHEURS DE LA VILLE D'ORLÉANS
LES GRANDES DANSEUSES VERTES
LA LEÇON DE MUSIQUE :-: LA FEMME AU PIANO

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES APRÈS DÉCÈS

A Paris, Galerie GEORGES PETIT,

8, Rue de Sèze, 8

Les 6, 7 et 8 Mai 1918 à deux heures

COMMISSAIRES-PRISEURS :

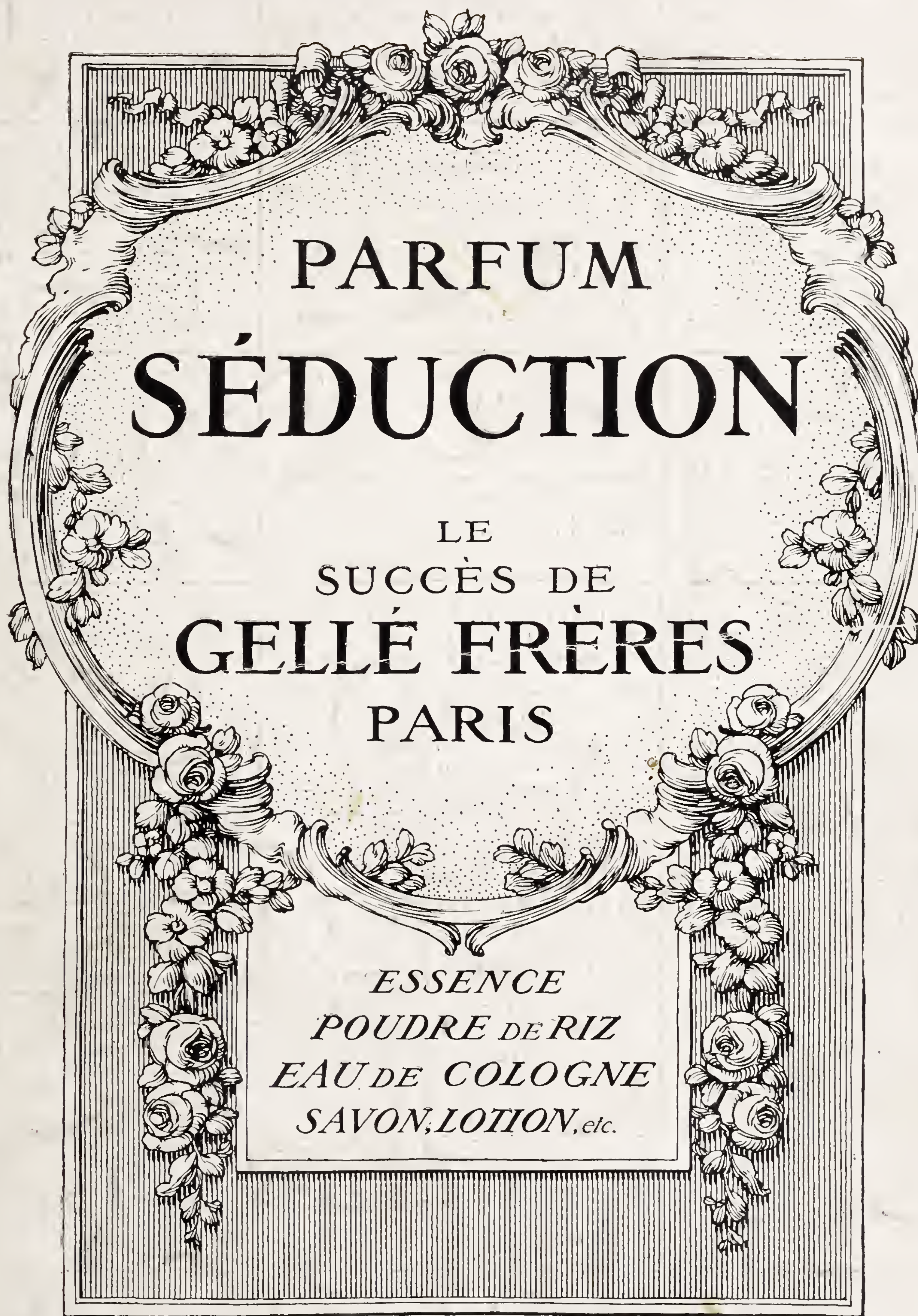
Me Ch. DUBOURG, Suppléant Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart (Mobilisé) ;
Me DELVIGNE, Suppléant Me Edmond PETIT, 25, rue Coquillière (Mobilisé).

EXPERTS :

MM. BERNHEIM JEUNE, 25, boulevard de la Madeleine ;
MM. DURAND-RUEL, 16, rue Laffitte ;
M. AMBROISE VOLLARD, 28, rue de Grammont.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : Le 4 Mai 1918 }
PUBLIQUE : Le 5 Mai 1918 } de deux heures à six heures.



GOUPIL & Cie, Editeurs-Imprimeurs. — MANZI, JOYANT & Cie, Éditeurs-Imprimeurs, Succrs
PARIS, 15, Rue de la Ville-l'Évêque. — LONDRES, 26, Henrietta Street, Strand. — NEW-YORK, 56-58, West 45th Street.
LES ARTS. — *Publication mensuelle*
CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris, un an, 22 fr.; Départements, un an, 24 fr.; Étranger, un an, 28 fr. — PRIX NET DE CE NUMÉRO : 2 fr. — ÉTRANGER : 2 fr. 50